

Chers sœurs et frères dans le Christ

Né en janvier 1936, d'une mère célibataire catholique non pratiquante, qui m'a élevé seule, j'ai reçu une éducation religieuse, d'abord primaire, chez les Frères des Écoles chrétiennes, à Paris, puis secondaire, dans diverses institutions catholiques françaises, où j'ai fait de bonnes humanités, malheureusement tronquées.

Par pure miséricorde divine, ma piété naturelle s'approfondit et se fortifia sous l'influence des excellents prêtres de l'institut Notre-Dame du Grandchamp, à Versailles, qui faisait alors office de Petit Séminaire. Je pris très vite goût aux choses de Dieu, outre que, conformément à l'esprit catholique de l'époque, je me nourrissais abondamment de lectures pieuses et de vie de saints. Dès l'âge de 10 ans, je commençai à percevoir, à mon petit niveau, la présence de Dieu, et je priais fréquemment « dans mon cœur » comme on disait alors. D'abord attiré par le sacerdoce, je compris assez vite que telle ne serait pas ma voie, et vers la fin de mon adolescence, j'entrai dans le monde du travail sans spécialité aucune.

Jusqu'à l'âge de 22 ans, rien d'extraordinaire ne se produisit dans ma vie. Pour mon entourage, il ne faisait guère de doute que je serais un pieux laïc chrétien sans histoire. Jusqu'à ce que, un jour du printemps de 1958, un livre vienne bouleverser de fond en comble ma conception du monde. Il s'agissait du *Bréviaire de la haine*, de l'historien juif Léon Poliakov. À l'époque, il n'existait aucun autre ouvrage en français sur l'extermination des Juifs. De ce drame, je n'avais eu que des échos, à l'exception d'une expérience personnelle que je n'ai jamais oubliée, bien que ses détails soient flous dans ma mémoire. Je veux parler de la "Rafle du Vel d'Hiv", qui eut lieu entre le 16 et le 17 juillet 1942. Au petit matin de ce jour-là, la police française vint emmener un couple de Juifs qui habitaient l'appartement situé juste au-dessus de celui où nous logions, ma mère et moi, en plein cœur de Paris. Je n'avais que 6 ans, mais les flashes mémoriels de cet événement dramatique, réveillés, plus tard, par les évocations qu'en faisaient parfois ma mère et des voisins, ont été cause qu'il ne s'efface pas complètement de ma mémoire. Bien sûr, je savais à peine qui étaient les Juifs, mais mon sens inné de la justice fut alerté quand ma mère et d'autres adultes répondirent à mes questions sur l'arrestation de nos anciens voisins juifs, et surtout à mes interrogations sur la raison pour laquelle on les avait arrêtés, par la phrase laconique suivante, qui se voulait une explication allant de soi: « *parce qu'ils étaient Juifs* ».

Et voici que, seize années plus tard, en ce printemps de 1958, le fervent catholique que j'étais devenu, découvrait, à la faveur de la lecture du livre de Poliakov, que non seulement le monde avait détourné les yeux devant l'horrible sort fait aux Juifs durant la guerre, mais que mon Église elle-même n'avait pas fait preuve de l'attitude prophétique que beaucoup de fidèles eussent attendu d'elle. Ce jour-là donc, je pleurai toutes les larmes de mon corps, de honte et de douleur, et criai vers Dieu avec une ferveur intense. Sans entrer dans les détails, sachez que, dans son immense miséricorde, le Seigneur me fit comprendre qu'il agréait ma détresse en me ravissant dans une expérience mystique inouïe que j'ai relatée en son lieu¹.

¹ Voir mon récit intitulé *Cinq Visitations d'En-Haut* (MàJ 21.05.20) (https://www.academia.edu/35089792/Cinq_Visitacions_dEn_Haut_Confession_dun_fol_en_Dieu_Mà_J_30_09_20), « Première visitation (1958), p. 3-10 du pdf en ligne.

Des années passèrent sans que rien de notable se produise dans mon existence, du moins sur ce plan-là, car, s'agissant de mon couple, mal assorti dès le départ, les choses se dégradèrent à tel point que nous en vîmes à la séparation conjugale, alors que quatre enfants nous étaient nés. Je n'entrerai pas ici dans les détails de notre vie familiale dramatique d'alors et des dégâts humains, économiques et affectifs considérables que cette situation engendra, tant pour nos enfants que pour ma femme et moi-même. Malheureusement, à l'époque, nous ne fûmes guère aidés par notre entourage catholique. La séparation qui, dans mon esprit, devait être temporaire, s'installa dans la durée et aboutit à une séparation de corps, assortie de très grandes difficultés auxquelles je me heurtai pour survivre, acquitter avec peine une lourde pension alimentaire, trouver du travail pour faire face à mes obligations, et maintenir un lien de plus en plus problématique avec mes jeunes enfants.

C'est au début du printemps de 1967 que la "question juive" - qu'à vrai dire, j'avais reléguée dans un coin de ma conscience et de mon esprit, faute de comprendre ce que je pouvais faire à ce sujet - me rattrapa. Voici comment.

Faute d'avoir trouvé mieux, je gagnais alors ma vie en chantant dans des restaurants et cafés du sud de la France. Cela me permettait de faire face à mes obligations alimentaires et de mener une vie solitaire, saine et fervente. Je travaillais ferme chaque jour à mon répertoire de chansons, et profitais des longues pauses entre mes tournées de "manche", pour prier et lire les Saintes Écritures.

Un jour, alors que je venais de relire, pour la énième fois, la célèbre exclamation prophétique de Paul, dans sa Lettre aux Romains, 11, 1-2 (« Dieu aurait-Il rejeté son peuple? - Jamais de la vie! *Dieu n'a pas rejeté le peuple qu'il a discerné d'avance* »), jaillit du tréfonds de ma conscience une protestation véhémement, dont, jusqu'alors, je n'avais pas pris conscience qu'elle était latente en moi depuis longtemps. C'était un véritable cri, qui peut se résumer à peu près en ces termes, que j'émis avec fougue et dans le silence d'un recueillement intense et déjà presque surnaturel : « *Mais enfin, Seigneur, dans les faits, les juifs sont séparés du Christ et de Son Église ! Qu'en est-il alors des paroles de Paul affirmant que Tu ne les as pas rejetés ?* »

Il faut croire que l'ardeur de cette interpellation fervente fut agréable à Dieu, puisque, dans Son immense miséricorde, Il daigna me répondre. Je me sentis submergé par un profond recueillement intérieur m'avertissant de la proximité d'un dévoilement de la Présence divine, qui eut lieu, en effet. La vision fut brève et la suspension de mes sens cessa vite. Toutefois, juste avant que se dissipe la lumière surnaturelle qui m'enveloppait, s'imprima clairement en moi la phrase suivante : « *Dieu a rétabli son peuple* ». En même temps, m'était infusée la certitude qu'il s'agissait du peuple juif ; que son rétablissement, dont la « bonne nouvelle » venait de m'être annoncée, était *chose faite* (il ne me fut pas dit depuis quand) et que l'événement concernait autant les Juifs d'aujourd'hui, la terre d'Israël et Jérusalem, que la Chrétienté et toute l'humanité.

Je vis encore de cette grâce jusqu'à ce jour. Sauf que, désormais enclin au silence en raison de ma propension innée à me méfier de moi-même, et des contradictions violentes que m'avaient valu mes rares confidences faites, au fil des années,

concernant ma vie intérieure, à des prêtres et religieux, j'avais fini par garder un silence presque total sur les grâces insignes qui avaient jalonné ma vie, de peur d'être rebuté ou considéré comme un 'illuminé'.

Il serait trop long de retracer mon cheminement et les événements hautement improbables qui me sont advenus depuis mon premier départ en Israël, en 1971, puis mon retour là-bas lors de la Guerre de Kippour, à l'automne 1973, et durant mon séjour d'une dizaine d'années dans ce pays. Durant ces années, je devins membre d'un kibboutz, puis Juif par conversion (1977), et ensuite étudiant à l'Université Hébraïque de Jérusalem, avant d'obtenir, en 1982, une bourse d'études pour achever, à Louvain, ma thèse doctorale (non soutenue depuis) sous la houlette d'un spécialiste catholique de la littérature religieuse syriaque (le P. André de Halleux, décédé depuis).

En 2010, sur la recommandation d'un prêtre auquel j'avais confié mon cheminement humain et spirituel, je m'étais confié, par écrit, à un évêque français, spécialiste de théologie morale et avais sollicité son discernement. Je voulais entendre de sa bouche quel pourrait être le jugement de l'Église au regard de la réception du sacrement de pénitence et de l'eucharistie, dont j'étais dramatiquement privé depuis des années, tant en raison de ma situation de divorcé remarié que de celle de catholique converti au judaïsme. Il n'est rien, en effet, que je désirais davantage, qu'être à nouveau nourri du corps du Christ. Pour autant je ne me sentais pas autorisé à m'affranchir de la discipline ecclésiale, ni à m'arroger le droit de m'approcher des sacrements.

Il doit être clair que je n'aspirais nullement à une espèce de réhabilitation et encore moins à un entérinement officiel de l'élaboration spirituelle et théologique à laquelle avait abouti ma très longue méditation du mystère qui est au centre de ma vie, à savoir, l'intériorisation, par les Chrétiens, du mystère de la réunion des deux parties du peuple de Dieu que constituent les Juifs et les Chrétiens, dont Jésus « a fait un en Lui » (Éphésiens 2, 14, et cf. Ézéchiel 37, 16 s.).

En fait, je me sentais si isolé dans cette entreprise que j'avais fini par me résoudre à écrire sur le sujet, pour en faire part à quiconque aurait assez de discernement pour en « retenir ce qui est bon », et d'humilité, pour le recevoir d'un pécheur tel que moi. Mon premier livre venait de paraître, aux Éditions (catholiques) Docteur Angélique, Avignon 2012, sous le titre *Chrétiens et Juifs depuis Vatican II*. État des lieux historique et théologique, prospective eschatologique². D'autres allaient suivre, au cours des décennies subséquentes.

Toutefois, je craignais que ce labeur ne porte pas les fruits voulus par Dieu s'il ne s'incarnait pas dans l'Église. Le grand Paul lui-même, malgré ses hautes

² Présentation du livre sur le site de l'éditeur (http://www.docteurangelique.com/Tables/table_cj.htm). Il a été préfacé et recensé par plusieurs personnalités marquantes impliquées dans le dialogue judéo-chrétien, par ex., le P. Michel Remaud (<http://www.ajcf.fr/spip.php?article486>), ainsi que par *L'Osservatore Romano* (version française : https://www.academia.edu/22849894/Recension_de_M_Macina_Chrétiens_et_juifs_depuis_Vatican_II_par_L_Osservatore_Romano). On peut lire un témoignage public de ma double foi, dans mon interview par un membre de la maison d'édition Docteur angélique (https://www.academia.edu/38750509/Interview_par_Damien_Saurel_de_Menahem_R_Macina_%C3%A0_l'occasion_de_la_parution_de_son_premier_livre_2009).

révélations, ne s'était pas affranchi de la communion avec les Apôtres, ainsi qu'il le relate, dans son Épître aux Galates, 2, 2 : "je leur exposai l'Évangile que je prêche parmi les païens - mais séparément aux notables, de peur de courir ou d'avoir couru pour rien". Telle était mon angoisse : ne pas courir en vain. C'est au point que mon état d'esprit était semblable, toutes proportions gardées, à celui que décrit le même Paul en ces termes (Philippiens 3, 8-11) : "...désormais je considère tout comme désavantageux à cause de la supériorité de la connaissance du Christ Jésus mon Seigneur. À cause de lui, j'ai accepté de tout perdre, je considère tout comme déchets, afin de gagner le Christ, et d'être trouvé en lui, n'ayant plus ma justice à moi, celle qui vient de la Loi, mais la justice par la foi au Christ, celle qui vient de Dieu et s'appuie sur la foi ; le connaître, lui, avec la puissance de sa résurrection et la communion à ses souffrances, lui devenir conforme dans sa mort, afin de parvenir si possible à ressusciter d'entre les morts."

Il me reste maintenant à aborder le sujet le plus délicat et le plus brûlant. Certains lecteurs se demanderont sans doute comment, quand on a reçu le baptême et qu'on affirme avoir la foi catholique, on peut assumer l'identité juive ? Pierre ne s'insurge-t-il pas contre cette perspective lorsqu'il s'écrie (Actes 5, 10) : "Pourquoi donc maintenant tentez-vous Dieu en voulant imposer aux disciples un joug que ni nos pères ni nous-mêmes n'avons eu la force de porter ?".

Tout d'abord, il convient de noter que ce que réprovoque Pierre, c'est que ces zéloteurs de la loi en "imposent" le "joug" aux non-Juifs devenus disciples du Christ, comme 'condition d'entrée' dans la nouvelle communauté des croyants en Jésus. Or, telle n'est pas ma démarche. Tout d'abord, je ne pratique pas la Loi juive. En outre, je n'affirme pas qu'il faut, pour être agréable à Dieu, revenir au judaïsme, ni qu'il soit « préférable » d'avoir les deux identités. D'ailleurs, je pense qu'à moins d'un appel tout à fait spécial et qui devra être éprouvé, un chrétien ne doit pas vouloir devenir Juif. J'ai fourni ailleurs, sur ce point et sur d'autres connexes, quelques précisions et éclaircissements utiles³.

On notera également que c'est '*par effraction*' que je suis entré dans le judaïsme, en profitant de l'inattention du rabbin chargé de m'admettre, que l'idée n'avait pas un instant effleuré qu'il allait introduire dans l'Alliance d'Abraham un croyant au Christ. Comme je l'ai relaté en détail ailleurs, je n'eusse, pour rien au monde, renié ma foi au Christ. Si la question m'avait été posée, je l'aurais confessée clairement et le processus de ma conversion eût été définitivement clos. J'avoue donc, avoir profité de l'ignorance et du manque de vigilance de ce rabbin pour entrer - je le répète - 'par effraction'. Mon désir de devenir Juif était si grand que j'avais menti par omission... Comme Abraham disant de Sara : « Elle est ma sœur », pour ne pas être tué. Comme Jacob affirmant à son père qu'il était Ésaü pour ravir le droit d'aînesse, dont un ange avait annoncé à sa mère qu'il reviendrait à son fils. Comme Tamar, enfin, la belle-fille du patriarche Juda, se faisant passer pour une prostituée publique afin d'obtenir, de son beau-père, la progéniture dont celui-ci l'avait privée en ne lui donnant pas en mariage son fils Shela, ainsi qu'il le lui avait promis.

³ Voir mon entretien avec Damien Saurel pour le site de l'éditeur Docteur angélique, en date du 4 novembre 2009 (https://www.docteurangelique.com/interview/interview_menahem.htm).

On me pardonnera, j'espère, l'audace de ces comparaisons, qui, comme dit l'adage, ne sont pas raison.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet difficile, car j'aurai l'occasion d'y revenir dans de futures causeries, si Dieu veut.

© Menahem R. Macina

Première mise en ligne sur le site Academia.edu, novembre 2010.

Mise à jour sur le même site, ce jour, 4 janvier 2021.